


P O L A R

Dan Turèll



Meurtre
dans la pénombre

traduit du danois par Nils C. Ahl

 ***l'aube***

Extrait de la publication

MEURTRE DANS LA PÉNOMBRE

Collection *L'Aube noire*
dirigée par Marion Hennebert

Titre original : *Mord I Mørket*

This book is published by arrangement
Literary Agency Wandel Cruse, Paris.

© 1981 by Dan Turèll
First published by Borgens Forlag, Mosedalvej 15,
DK-2500 Copenhagen Valby, Denmark

© Éditions de l'Aube, 2013
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-0771-2

Dan Turèll

Meurtre dans la pénombre

roman traduit du danois par Nils C. Ahl

éditions de l'aube

Du même auteur, chez le même éditeur:

Minuit à Copenhague, l'Aube poche, 2012

Meurtre à l'heure de pointe, l'Aube poche, 2012



L'éditeur remercie le Danish Arts Council
pour son soutien au financement de cet ouvrage.

PREMIÈRE PARTIE

Tout commença par la sonnerie du téléphone – qui me réveilla.

Enfin, sur le moment, elle ne me réveilla pas tout à fait.

J'étais en pleine cavale. Aussi désordonnée que paniquée. J'avais tué quelqu'un. Je ne sais pas qui, mais cela s'était bel et bien passé. *Cela s'était bel et bien passé*¹ et c'en était fini pour moi : plus de soirées tranquilles entre amis, plus de partie de poker décontractée chez Nick. Plus de musique *country and western*, assis sur ma vieille chaise laide et usée à la nuit tombée, quand le bruit de la rue va et vient comme un ressac.

Cela s'était bel et bien passé : j'avais franchi la limite, et j'étais définitivement du mauvais côté.

C'est pour cette raison que j'étais poursuivi par la police, détalant dans des ruelles étroites et pierreuses qui montent et qui descendent – telle la médina d'une ville arabe. Ils étaient après moi, ils étaient juste derrière. J'avais perdu le contrôle de la voiture dans un virage serré. Je pouvais encore entendre le bruit des sirènes qui flottait dans l'air au-dessus de la bagnole sortie de la route, sentir l'odeur de caoutchouc brûlé et voir mes doigts tachés de sang sur le volant (à l'instar de la dernière image d'un film).

C'est alors que mon bras doit s'est tendu vers le combiné, à côté du matelas. Car c'est un bras intelligent. Il avait

1. La plupart des expressions ou des mots en italique sont le fait de l'auteur. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

compris depuis longtemps que cette sirène qui flottait dans l'air était en fait la sonnerie d'un bon vieux téléphone.

« Allô ? »

Une entame pas vraiment géniale, ni particulièrement originale. Mais trois heures et demie du matin, ce n'est pas du tout le bon moment pour un trait d'esprit. On raconte que c'est Edison lui-même qui l'a prononcée pour la première fois : à tout prendre, je suis donc les meilleures traces qui soient.

« Allô ? » ai-je répété, de manière plus engageante.

C'est à ce moment-là qu'il s'est passé quelque chose.

À l'autre bout du fil, le son était mauvais, et pas seulement à cause de mon cauchemar interrompu ou de la pesanteur du sommeil. Cela râlait, et pas seulement comme un homme ivre. Mais comme un homme incroyablement ivre. Défoncé. Au sixième jour d'une tournée ininterrompue des bars, quand il voit soudain toute sa vie défilier devant lui – et toutes les sortes de vie filant dans le torrent du caniveau. Tout le monde devrait voir cela avant de mourir – connaître le destin de Toute Chair. J'avais l'impression d'avoir affaire à un homme ivre sur le point de s'écrouler – définitivement.

« Viens... demanda la voix rauque. Viens... C'est bien toi, n'est-ce pas ? Viens *maintenant*... »

Comme j'étais redevenu tant soit peu moi-même, je demandai à qui j'avais l'honneur et de quoi il s'agissait.

« C'est moi, mon vieil ami. Tu reconnais cette voix, non ? Viens immédiatement dans Saxogade². Au 28 B, mon vieux. Deuxième cour. 28 B, deuxième cour... Tu m'entends... ? »

Soudain la voix se brisa dans un zézaïement coassant. Puis disparut.

Je tapotai plusieurs fois la fourche du téléphone, en criant : « Allô... Allô... Allô ? »

2. Petite rue du quartier de Vesterbro, à Copenhague.

Edison aurait été fier de moi.

Mais aucune réponse. Juste des bip-bip-bip infâmes, une foule de bip-bip-bip infâmes.

J'hésitai. Le bon sens – une merveilleuse facilité – me suggéra de prendre cet appel comme une absurdité ou une hallucination. Une aberration, un délire. Un homme qui a mes fréquentations s'habitue à un peu de tout cela au fil de ses conversations téléphoniques.

Et pas seulement téléphoniques.

De toute façon, j'étais bien trop fatigué pour aller jusqu'au 28 B Saxogade, deuxième cour. Cela ne me semblait pas une proposition suffisamment alléchante. J'avais déjà deux ou trois longues journées derrière moi. Je me recouchai dans mon lit – la pénombre est toujours plus belle que ne le sera jamais le grand jour – et j'oubliai le téléphone. Je m'abîmai dans mon rêve, m'abandonnant sans résister à la chasse des flics. Je savais que cela finirait mal.

En effet: ils m'attrapèrent.

Et même moi, je trouvai cela tout à fait logique.

De l'autre côté de la fenêtre, lorsque je me réveillai vraiment, le bruit de la circulation montait en même temps que le matin. Une fois les yeux en face des trous, les interrogations habituelles recommencèrent : « Qui suis-je ? Comment est-ce que je m'appelle ? Où est-ce que j'habite ? » Je simplifiai ces épineux problèmes en allant ramasser le courrier dans l'entrée, comptant bien tomber sur quelque chose qui me rende la mémoire.

La méthode s'avéra concluante. La première lettre consistait en mon avis d'impôt sur le revenu, envoyée par la commune de Copenhague – ce qui me permit de retrouver à la fois mon nom et mon numéro de Sécurité sociale. Et de me souvenir que j'habitais bien là, comme me le suggérait un coup d'œil lancé par la fenêtre : à Vesterbro³.

Mon identité rétablie, je me rendis dans la salle de bain. Puis, quand j'eus terminé ma toilette, je sautai dans mes caleçon, chemise, chaussettes, pantalon, veste et chapeau – dans cet ordre-là, c'est le plus naturel. Je glissai le courrier et les journaux dans la poche de ma veste et je sortis boire mon café du matin. Je préfère boire mon café du matin dehors. D'ailleurs, dans l'absolu, à moins d'être vraiment malade, je préfère ne pas être chez moi.

3. Quartier au sud-ouest du centre historique de Copenhague – réputé notamment pour sa vie nocturne et son atmosphère interlope.

Je descendis jusqu'au café Freden⁴ à trois rues de là, sur Gasværksvej. Dans un bruit de radio habituel puisque perpétuel, Ronnie, à la fois patron et serveur, m'accueillit avec énergie, son éternelle cigarette filtre entre les lèvres. Je ne l'ai jamais vu sans – ils vont ensemble, Ronnie et son tampax, les nazis et le gaz. Il respire à travers sa cigarette aussi évidemment que les vieux chanteurs de blues du Sud à travers leur harmonica : sans mouvement particulier, sans prendre de véritable inspiration. Juste la cigarette.

Outre Ronnie, occupé à balayer le plancher, essuyer le comptoir et mesurer les bouteilles, il y avait un électricien en plein ouvrage, donc en train de risquer probablement sa vie ; il reliait entre eux des câbles usés et dénudés, une bière à la main et jurant sur ses grands Dieux.

J'aperçus également un ivrogne solitaire qui regardait fixement dans le vide, sans parler ni bouger, complètement pétrifié. On le connaissait, on l'acceptait. Il venait régulièrement chez Ronnie. On veillait à ne pas le déranger : on le supposait plongé dans ses pensées. Il en a, forcément. On n'a pas la chance de les deviner, c'est tout.

Comme on dit dans le quartier : « Il ne gêne personne. C'est à lui qu'il fait le plus de tort. »

Un dicton humain, parfaitement délicat.

Je commandai un café et un œuf, puis j'ouvris le reste de mon courrier avec le couteau du bacon. Il n'y avait rien de palpitant. Des rappels émanant de types à qui je savais que je devais de l'argent, des invitations de mecs à qui je ne rendrais pas visite à moins d'une forte indemnité, des circulaires professionnelles sans intérêt et des missives de personnes que j'avais déçues – l'une de mes spécialités. Je me versai une autre tasse de café et feuilletai frénétiquement le journal du matin du début à la fin, dans l'espoir puéril qu'il

4. C'est-à-dire le café de la Paix.

m'apprendrait quelque chose d'un peu plus intéressant que la Poste (un espoir entretenu depuis mes 14 ans, et ce en dépit du raisonnable).

Après avoir vaguement parcouru l'intervention du Premier ministre au Parlement (sur la nécessité d'une politique économique plus stricte), le « *Top 10 de la semaine* », le dernier divorce en date d'un acteur et la nouvelle recette gastronomique, « fromage de chèvre et mousse de framboise sauvage », je tombai sur cet entrefilet, en tête de colonne d'une page de gauche :

« Meurtre dans Saxogade

« Cette nuit, Emil Christensen, un retraité de 67 ans, a été assassiné dans son appartement du 28 B Saxogade, deuxième cour. Emil Christensen vivait une vie paisible et retirée. Aucun de ses voisins n'a remarqué quoi que ce soit la nuit dernière. Ce fut un choc pour tous quand Eva Jørgensen, son aide ménagère, ouvrit la porte (elle avait un double des clés, Christensen ayant le sommeil lourd) et découvrit son client mort sur le lit, un trou sanglant dans la poitrine, probablement causé par une balle de revolver.

« Très exaltée, madame Jørgensen a immédiatement appelé la police et une ambulance. Au moment où nous mettons sous presse, la police commence tout juste sa minutieuse enquête sur les lieux du crime.

« Les forces de l'ordre n'ont pour l'instant aucune piste, et accepteraient avec reconnaissance toute information, notamment de la part des proches de la victime, qui vienne jeter un peu de lumière sur cette sombre et tragique affaire.

-vig»

Au fur et mesure de ma lecture, je sentis un frisson glacial me traverser. Je pensai à ma conversation téléphonique de la nuit.

« Viens maintenant... Viens immédiatement dans Saxogade... Au 28 B, mon vieux... Viens... Deuxième cour... »

La voix sembla soudain résonner dans le café Freden, et je me demandai même si les autres ne l'entendaient pas, eux aussi.

Et avec cette voix, tout le cauchemar de la nuit précédente me revint.

Je réfléchis. L'appel avait eu lieu à 3 heures 30. Il était midi et demi. Le journal en était à sa seconde édition, et l'article avait dû être retravaillé à la va-vite. Il disait que le meurtre s'était passé « *cette nuit* ».

Je me dis soudain que j'aurais dû reconnaître la voix qui m'avait appelé cette nuit. Pourtant, je ne savais toujours pas à qui elle appartenait.

Je ne me sentais vraiment pas bien. Il est vrai que le contraire est rare, le matin ! Mais tout cela n'arrangeait vraiment pas les choses.

Je réfléchis. Encore et encore.

Peut-être que cet appel avait quelque chose à voir avec feu M. Christensen. Ou peut-être pas. Peut-être devrais-je me montrer un gentil garçon et aller raconter tout ça à la police. Ou peut-être pas. Cela pouvait n'être qu'une perte de temps. Cela pouvait n'être qu'un type bourré qui m'avait appelé pendant qu'un meurtrier était en train de lui régler son compte – après tout, les petits plaisirs des gens, ça les regarde ! Cela pouvait aussi signifier que quelqu'un m'avait appelé de la même maison en cette même nuit, et rien de plus... Qu'est-ce que j'en savais, moi ?

Finalement, j'empruntai le téléphone de Ronnie pour appeler le commissariat le plus proche – 24 14 48 – et je racontai ma conversation mystérieuse de la nuit dernière avec le 28 B Saxogade, deuxième cour.

On me prit tout d'abord pour un de ces cinglés qui se manifestent à chaque fois qu'il y a un meurtre (il y en a plus

que l'on croit – et la plupart d'entre eux sont très convenables et solvables, avec enfants et voiture personnelle. Leur point faible, c'est qu'ils ne peuvent résister à l'envie de prétendre avoir assisté à un meurtre).

Je dus décliner deux fois mon identité – et une fois mon numéro de Sécurité sociale – pour qu'ils me prennent enfin au sérieux. Et réagissent. Le combiné du téléphone du café Freden me demanda alors d'un ton autoritaire de bien vouloir contacter l'inspecteur de police Ehlers, commissariat de Halmtorvet. Aussi vite que possible.

Je promis d'y être dans un quart d'heure.

J'utilisai les douze premières minutes de ce quart d'heure à descendre deux bitters et deux tasses de café noir supplémentaires. Et les trois dernières à parcourir les vingt mètres qui me séparaient de Halmtorvet⁵, aussi lentement que possible. Je n'ai jamais supporté de gâcher mon temps libre dans un commissariat.

5. Place connue de Vesterbro, Halmtorv (ou Halmtorvet) accueille en effet le commissariat dédié au centre de Copenhague. Dans les années 1990, prise dans le mouvement du *gentrification* du quartier, la place a été entièrement refaite : le décor dont parle Dan Turèll n'existe plus aujourd'hui.

C'est agréable de marcher. J'ai toujours bien aimé marcher – en toute innocence. Marcher est l'un des moteurs de mon existence, et ce depuis l'enfance. J'y trouve ce que d'autres trouvent par exemple dans la natation ou le saut en parachute. J'ai entendu des gens très convenables me dire comme ils se sentent bien, comme ils se sentent libres quand ils nagent le dos crawlé, jouent aux échecs ou courent tout autour de la piste d'athlétisme dans leurs vêtements tout blancs. Moi, c'est la marche. Je suppose que j'ai toujours été comme ça : en marche. Il y a toujours quelque chose à voir ; c'est comme si le monde entier venait vers vous parce que vous veniez à lui. En aucun cas, marcher ne représente un plaisir immoral.

Mais ce matin, ce n'était pas pareil. Je me sentais étrangement complice de quelque chose, et je ne savais pas de quoi.

Le poste de police sur Halmtorvet occupe une jolie maison jaune. Dans la salle d'attente se trouve un bureau d'accueil auquel je me suis présenté en disant que j'avais rendez-vous avec l'inspecteur Ehlers : « Il m'attend. » Tout en essayant de ressembler autant que possible à un honnête citoyen.

Un vieux monsieur à lunettes qui ressemblait à une secrétaire de la Caisse d'assurance maladie m'a demandé d'attendre un instant. Il m'a indiqué un banc de bois dur, dont le style et l'élégance rappelaient à s'y méprendre les chaises du café Freden.

Je m'assis. Tandis que le vénérable binoclard disparaissait par une porte de derrière, j'allumai une cigarette.

Une minute plus tard, il revint et me fit remarquer qu'il était interdit de fumer.

Je lui demandai si cela le gênait. Il me répondit que non, mais que cela n'avait rien à voir; il s'agissait d'une règle, et les règles sont faites pour être respectées.

J'allais lui demander ce qu'il en aurait pensé s'il avait été un flic allemand dans les années trente, mais il m'apparut soudain que c'était le genre de dialogue que j'entretenais avec les forces de l'ordre et les gens convenables depuis mes quatorze ans! Et qu'il me fallait finir par arrêter – en tout cas tant que je n'avais pas de mandat parlementaire. Je soupirai et j'écrasai ma cigarette.

Quelques minutes plus tard, l'inspecteur Ehlers apparut: un petit homme trapu, large d'épaules, aux cheveux bouclés et indisciplinés. Il portait une barbe hirsute, pour ne pas dire anarchique, qui ressemblait à des chutes de rasoir collées n'importe comment sur le menton. Achetées à un barbier ce matin, sans doute. Il était en costume de ville. Apparemment bon marché. De la même famille que le mien, en tout cas.

Il me tendit la main – qui semblait, je dois le reconnaître, très propre – et me pria de le suivre. Nous prîmes un long couloir, où je comptai quatre portes.

Le bureau d'Ehlers ressemblait à s'y méprendre à celui dans lequel on m'avait interrogé à quatorze ans, quand j'avais volé un vélo. S'y trouvaient une table jaunâtre, une lampe verte, une bibliothèque qui regorgeait de documents divers – dont beaucoup barrés par des tampons « confidentiel » et « interne » – un cendrier, trois téléphones et deux chaises, en plus de celle derrière le bureau. Ehlers s'assit et me demanda une cigarette. Puis il grimaça en regardant Halmtorvet par la fenêtre d'un air fatigué, comme s'il attendait le signal

convenu d'un conspirateur avec drapeau. Un signal qui lui aurait permis de s'enfuir dans le couloir. Il soupira profondément et me demanda de lui raconter ma conversation avec la maison du mort.

Je lui racontai ce que je pus. C'est-à-dire pas grand-chose.

« Vous⁶ n'avez pas reconnu la voix ? demanda-t-il encore une fois.

— Je l'ai reconnue et je ne l'ai pas reconnue à la fois, dis-je. Je *veux dire* que je l'avais déjà entendue, mais que je n'ai pas pu mettre de nom ou d'adresse dessus. Cela *peut* être quelqu'un que j'ai rencontré il y a longtemps. Je rencontre beaucoup de gens tous les jours, comme dit la publicité pour le déodorant.

— Je vois, dit-il. Vous êtes journaliste, c'est ça ? »

Je ne répondis pas.

« Où est-ce que vous écrivez, maintenant ? »

— Pas d'endroit en particulier. Je suis free-lance.

— Vous n'avez pas de place fixe ? » demanda-t-il avec enthousiasme. Comme ragaillardi.

« Disons que je suis free-lance.

— Cela ne veut pas dire la même chose ? »

— C'est une façon plus agréable de l'exprimer. Quand vous me dites que je n'ai pas de place "fixe", cela sonne comme une fille avec son souteneur. J'ai seulement la phobie des chefs, c'est tout. »

Il me dévisagea comme si j'étais un truc hybride. Entre toxico et pute.

« Hum », dit-il. Il pencha la tête vers un bout de papier sur la table, le regard un peu plissé, comme s'il était myope. « Hum. Vous avez 35 ans. Numéro de Sécurité sociale 190 845-1823 ; divorcé, habitant au 20, Istegade ? »

6. Ehlers et le narrateur tiennent au vouvoiement. Au Danemark, l'usage commun est pourtant souvent le tutoiement, et y compris dans les administrations.

Je hochai la tête. Apparemment, il avait eu le temps de fouiller ici et là – le temps que j’arrive.

«Réformé du service militaire, continua-t-il. Pourquoi?»

Je lui demandai poliment si ces questions personnelles étaient d’une très grande importance pour l’affaire qui nous occupait.

Il répondit que c’était une affaire de statistiques policières.

Il reposa donc sa question.

«Je ne suis pas très costaud, répondis-je finalement. J’ai les nerfs fragiles. J’avais opté pour le statut d’objecteur de conscience, mais ils m’ont réformé. Comme s’ils préféraient un hussard boiteux plutôt qu’un traître à la patrie.»

Je le vis esquisser un sourire. Ça lui plaisait. À ce moment-là, il avait l’air d’un brave type à qui on ne dit pas non pour un billard et un verre – un après-midi où l’on a le temps pour ce genre de plaisirs innocents.

«Vous avez un livre sur moi dans vos archives?» demandai-je.

Modestement, j’ajoutai que je n’étais guère habitué à être l’objet d’une telle attention; à l’évidence, seuls mes plus proches amis savaient autant de choses sur moi.

L’inspecteur Ehlers s’essuya la bouche du revers de la main, comme pour chasser l’écume d’une blonde dont je rêvais, justement. Il eut un sourire taquin.

«J’ai fouillé dans vos petites affaires il y a quelques années. Juste un soupçon: nous avons reçu un tuyau anonyme qui prétendait que vous étiez probablement impliqué dans un trafic de drogue. Il fallait y regarder de plus près; c’est pour cela qu’on nous paie. Au début, on avait bon espoir de trouver quelque chose, vu les endroits et les personnes que vous fréquentiez, mais il s’avéra que vous n’aviez pas besoin de plus d’argent que celui que vous gagniez.»

J’étais choqué. Un peu. Forcément, il savait aussi que j’avais quitté le catéchisme la queue entre les jambes, il y a de longues années de cela. Et même si mes illusions avaient